



— centre d'art
contemporain
de malakoff —
maison des arts
+ supérette —

site maison des arts
105, avenue
du 12 février 1934

ouverture
mercredi au vendredi
- 12h à 18h
samedi et dimanche
- 14h à 18h

site supérette
28 boulevard stalingrad
92240 malakoff

ouverture
mercredi et samedi
- 14h à 18h

renseignements
maisondesarts.malakoff.fr
01 47 35 96 94
entrée libre

ville de malakoff

2024 — 2025 — 2026 un centre d'art nourricier



du 1 octobre 2025 au 31 janvier 2026
en des lieux sans merci

dossier pédagogique
à destination des enseignant-es
de la maternelle au lycée

sommaire

Le dossier pédagogique est conçu par le pôle médiation et éducation artistique du centre d'art pour les enseignant-e-s et les centres de loisirs.

→ présentation du projet de trois ans « un centre d'art nourricier 2023-2024-2025 »	p.3
→ présentation du cycle <i>en des lieux sans merci</i>	p.4 à p.7
→ les parcours de visite et leurs ateliers	p.8 à p.11
→ les ateliers « retour en classe »	p.12 à p.17
→ biographies des artistes	p.18 à p.21
→ informations pratiques	p.22

un centre d'art nourricier : 2024-2025-2026

La politique du centre d'art porte une attention particulière vis-à-vis des enjeux sociaux et environnementaux. Depuis plusieurs années, l'équipe a mis en place une série de bonnes pratiques et mesures pour être en attention avec son environnement et réduire son impact carbone.

En 2024, dans le prolongement de *Couper les fluides : alternative pragmatopique** le centre d'art imagine un nouveau projet, sur trois ans, intrinsèquement lié à ses axes de recherches. *Un centre d'art nourricier*, se manifeste comme un lieu écocitoyen, qui réunit des auteur·rice·s, des habitant·e·s, des usager·ère·s devenant transmetteur·euse·s de leurs savoir-faire. Portant une attention à la transmission, le centre d'art se réinvente encore et souhaite re-questionner, repenser et renouveler les modes de partage, dans la volonté de penser en commun, de s'alimenter ensemble, de se nourrir des savoirs et des ressources de chacun·e. Le projet souhaite être inclusif et selon un principe d'économie contributive. Il se fabrique depuis des espaces permanents comme la cuisine, le potager participatif, la vidéo-room, la pépinière, l'agora, la résidence, l'atelier, la librairie consultative, les temporaires, qui se géolocalisent principalement sur ses deux sites : maison des arts et supérette.

Le projet se manifeste, comme lieu éco-citoyen qui place ensemble des citoyen·ne·s, qu'ils soient artistes-auteur·rice·s, habitant·e·s du territoire, jardinier·ères, qui partagent autour d'envies ou sujets communs à débattre et à transmettre. Comme une école éco-expérimentale qui décroïsonne ses savoirs, il lie des auteur·rice·s, artisan·ne·s, citoyen·ne·s devenant enseignant·e·s, transmetteur·euse·s, il s'appuie sur des savoir-faire et ressources des habitant·e·s de Malakoff et d'ailleurs. Tout est au maximum éco-conçu : la fabrication des modules, la vie du lieu, les meubles, les œuvres, les performances, les ateliers, les fluides, la communication...

Le projet s'appuie sur deux temporalités :

- « les temporaires » : invitations qui s'articulent par cycle de six mois, deux fois dans l'année, autour d'un axe de recherche donné.
- « les permanents », modules pérennes, réalisés avec des auteur·rice·s, selon un principe d'éco-conception, qui s'activent en fonction des cycles, sur les deux sites du centre d'art.

Au contact de citoyen·ne·s, lors des moments d'échanges propices aux discussions, l'équipe réimagine et renouvelle sans cesse les missions de médiation et d'éducation artistique du centre d'art, aux contacts des citoyen·ne·s. Ainsi, le centre d'art dans sa mission de service public, participe sur ces deux sites à faire de Malakoff un territoire apprenant.

*En 2023, le centre d'art a souhaité amorcer un pas supplémentaire avec l'expérimentation du projet *Couper les fluides*. Pendant plusieurs mois, l'établissement a fait l'expérience de renoncer à l'usage des fluides, eau, gaz et électricité, dont dépendait son fonctionnement habituel. Est-ce que couper les fluides signifie se couper du monde extérieur ? Comment réinventer le travail low carbone, low fluides ? Comment poursuivre ses missions de service public ? Ce furent bien là les enjeux de l'expérimentation et de son observation.

« J'ai léché les lèvres d'une louve, la colère, et je m'en suis servie pour illuminer, rire, protéger, mettre le feu en des lieux où il n'y avait ni lumière, ni nourriture, ni sœurs, en des lieux sans merci. »¹

« Samedi 5 juin 2021 : C'est Nathalie qui me réveille à 10h. Comme toujours le café va rythmer ma matinée. Une forte odeur de lacrymo me saisit sur le balcon. On apprendra que les gendarmes ont délogé des jeunes d'habitation pour faire passer une route. Décasage. Sur le balcon au deuxième étage, je suis à l'avant-scène des explosions suivies de gerbes énormes de fumée dans le quartier de Majicavo-Koropa à une demi-heure de la capitale Mamoudzou. Réveil irréel sur fond d'hélicoptère en stationnaire et des détonations d'une guerre sociale et quasiment raciale mais aussi sur fond du rythme du ka provenant de l'ordinateur de Charles. Guy Konkèt : « oui mé frè la Gwadeloup malade oh ! Fô nou sové péyi-la », Oui mes frères, la Guadeloupe est malade, il faut sauver le pays. Les jeunes se sont regroupés dans notre ruelle de ciment avec trois-quatre grosses pierres dans chaque main. Certains portent leur tee-shirt sur la tête. Le temps pour eux de reprendre leur souffle et de poser une nouvelle stratégie. Au loin derrière la mosquée, la mer est grise. Détonation. »

Il y a le bruit permanent de la mer, du ressac constant de la vague, qui va et vient. Ce ne n'est pas un son d'ambiance, c'est un être, c'est une voix, résolument kinesthésique, la mer, elle se loge dans le ventre. Elle rassure et endort, elle guérit, parfois elle ouvre des points de vue, des potentiels pluriel, un dialogue, parfois elle renverse, bouleverse, chavire...tue. Elle peuple nos imaginaires, ceux-là même qui nous permettent de travailler à la constitution d'autres réels. Elle est aussi la marque d'un isolement. Loin de tous les fantasmes exotiques qu'un regard continental pourrait poser sur une île de l'océan Pacifique, de l'océan Indien ou de la mer des Caraïbes, l'isolement ici est celui pernicieux d'une politique essentiellement basée sur des transactions économiques, sociales et culturelles entre l'hexagone et nous, militarisation des frontières, vols d'oiseaux hors de prix, privés de possibles et pourtant nécessaires relations entre nous.

¹ Audre Lorde, *Sister Outsider - Essays and Speeches*, ed. Crossing Press, Berkeley, p.124 à p.133, 1984

² Jean-François Boclé, *Les Chroniques de Mamoudzou, 2021-2023*

Aux Comores, cette mer qui nous entoure et nous embrasse est encore aujourd'hui le cimetière sans nom de milliers d'adelphes. C'est là, à Mayotte dans le plus récents des départements français arrachés à leurs souveraineté, c'est là dans « l'au delà de leur mer », que nous nous sommes rencontrés, c'est là que nous avons rassemblé les fragments de nos histoires sous-marines, souterraines, subcosmiques et subconscientes. C'est là que nous avons invoqué les esprits de nos ancêtres déportés d'Asie et d'Afrique... en ces lieux sans merci que sont parfois les territoires d'outre-mers français. C'est là que nous avons repris nos souffles, tenté de poser ensemble des stratégies de résistances joyeuses, et de vivre ensemble dans l'urgente attention et intention de faire monde.

Dans les nombreuses langues qui peuplent encore nos appréhensions du monde le verbe avoir, c'est-à-dire « posséder » n'existe pas, on dit « je suis avec », il a y l'intrinsèque conscience qu'aucune terre ne nous appartient.

Pourtant La terraformation*, entamée il y a cinq siècles, a progressivement construit un paradigme d'une entité Terre à la dimension ontologique pour n'être qu'une ressource soumise à une logique extractiviste productiviste, rationnelle et la niant en tant qu'être vivant. Ce processus rappelle la justification théologique employée par l'Église au XVI^e siècle, notamment lors de la controverse de Valladolid en 1551, qui permit de légitimer l'asservissement de certains peuples en les déclarant dépourvus d'âme.

L'émergence du plantacionocène a participé à cette dynamique en convertissant les êtres vivants en entités extractibles, zombies destinées à alimenter une économie de plantation. Les territoires insulaires, en particulier, ont été assimilés à des lieux sans merci — des *Terra Nullius****, ainsi désignés parce que supposément « non habités », et donc appropriables. Cette logique coloniale ne s'est pas limitée au continent américain. Le traité de Bréda, signé en 1667, qui officialisa l'échange de la presqu'île de Manhattan contre les îles Banda, démontre que diverses parties du monde furent soumises à des dynamiques similaires de terraformation, orchestrées par les puissances impériales de l'époque. En 1774, James Cook baptisa la terre qu'il aborda « Nouvelle-Calédonie », en hommage à son pays natal, l'ex-Ecosse appelée la Calédonie. Cette logique de *Terra Nullius* perdure. Aujourd'hui cette terre existe sur l'atlas sous le nom que le navigateur avait décidé de la baptiser, tel un demiurge, sans en connaître son histoire ou sa population. Telle la volonté de Dieu, il décidait de créer un nouveau monde avec des nouvelles dénominations.

*La terraformation correspond à l'aménagement d'un milieu extraterrestre (planète) pour le rendre propice à la vie et habitable par l'humain.

***Locution latine signifiant « territoire de personne » ou « terre inhabitée »

Dans « Brisures de riz en pays de lune », Soeuf Elbadawi s’empare d’un geste domestique et humble – le tri du riz – pour penser la création contemporaine. Les brisures de riz, habituellement perçues comme des fragments imparfaits, deviennent métaphore d’une transmission et d’un héritage. Elles sont offertes au plus jeune, non comme reste, mais comme capital de relations : à lui de les transformer en repas collectif, en acte de partage qui dépasse la famille pour rassembler une génération entière.

Pour Elbadawi, nos sociétés se construisent sur ces brisures : les morceaux épars des peuples bantous, austronésiens, caribéens, perses, arabes, européens... Ces fragments d’histoires entremêlées, parfois douloureuses, constituent la matière pour réinventer une humanité ensemble, une humanité qui ne nie pas ses fractures mais les prend comme ressources pour l’avenir.

Ce geste résonne avec d’autres formes de pensée communautaire :

- Le Lumbung, dans l’archipel indonésien, est plus qu’un grenier à riz. C’est une infrastructure du commun, un lieu où les ressources agricoles sont stockées, gérées et redistribuées dans un esprit de solidarité. Lumbung n’est pas seulement une économie de subsistance, mais une philosophie : le partage plutôt que l’accumulation. C’est un modèle qui s’oppose à l’extractivisme et privilégie la circulation équitable des biens et du soin.
- Le Lakou, en Haïti et plus largement dans les Caraïbes, est aussi un espace où la communauté se tisse. Le lakou est un espace habité de mémoire et de solidarité, où familles, voisins, ancêtres et vivants coexistent dans un tissu social organique. On y pratique l’entraide, le travail collectif, et la mise en commun des ressources, avec une dimension spirituelle et cosmologique.

Ainsi, entre les brisures (fragments), le lumbung (grenier partagé) et le lakou (cour commune), se dessine une cartographie à partir des restes, des fragments et de leur mise en commun.

Avant l’arrivée du riz, nous mangions des racines... Il y a probablement un acte chargé d’un double sens profond et puissant : manger le rassemblement des fragments culturelles des ancêtres, (peuple autochtones et primo-arrivants cités ci dessus) c’est peut-être littéralement une manière de manger ses racines, les incorporer.

Nous mangeons des racines... Et si l’on pense aux racines rhizomatiques et plurielles du palétuviers des mangroves. C’est aussi l’espace-temps du refuge de ceux qui marronne loin du système plantationnaire, c’est la stratégie de la conservation biologique d’un écosystème.

Dans cette volonté « d'illuminer, de rire, de protéger, de mettre le feu en des lieux où il n'y avait ni lumière, ni nourriture, ni sœurs, en des lieux sans merci », réside le désir flamboyant, la nécessité de réhabiliter des formes de relation à la terre incarnées par des concepts tels que le Shungu, le Lumbung, le Lakou ou le Moana. Ces pratiques relèvent d'une éthique du soin et du respect envers le non-humain — faune, flore, milieux marins — mais également envers l'humain. L'humanité ne saurait être niée au nom de hiérarchies culturelles et au service de l'exploitation. Nous cherchons ainsi à retrouver la conscience d'un Nous qui reconsidère radicalement nos liens aux territoires, à la mémoire et aux vivant.e.s. L'écrivain fidjien Epeli Hau'ofa, célèbre la pratique de la réciprocité et de l'échange qui caractérise l'Océanie. Son essai *Our Sea of Islands* publié en 1993 est une réflexion sur la perception des îles du Pacifique : « il invite le lecteur à reconsidérer l'espace océanien, non comme un vaste océan constellé de minuscules terres isolées, mais comme une mosaïque de peuples reliés entre eux par une histoire et une culture commune : le Moana.

« La mer est notre chemin vers les autres et vers tous les autres, la mer est notre saga sans fin, la mer est notre métaphore la plus puissante, l'océan est en nous. » E. Hau'ofa

« La coutume, c'est moins une relation interpersonnelle qu'une relation de groupes, de communautés. [...] l'homme kanak n'est pas un individu, il est le noyau d'une relation ; il est le sang qui coule dans ses veines, et la chair, qui sont donnés par la mère, mais de ces substances, il n'est pas le propriétaire. Au moment de sa mort, la dépouille mortelle doit faire l'objet de cérémonies de restitution aux maternels. Il est en même temps un personnage par le nom qu'il a reçu à son baptême, qui lui donne un statut, une fonction peut-être dans la structure sociale [...] Il reçoit ainsi des rôles, des fonctions sociales. La coutume est pour nous le geste qui, à chaque moment, à chaque rencontre, rappelle cette relation. » JM Tjibaou

les parcours de visite

le format de visite

visite et atelier, 1h30 à 2h00

Pour chaque exposition, le pôle médiation et éducation artistique du centre d'art propose une visite qui se déroule en deux temps : une découverte de l'exposition avec une sélection d'œuvres puis un atelier de pratique artistique.

Le vocabulaire et l'approche de chaque visite sont adaptés pour chaque niveau. La sensibilité de chacun·e, l'observation et à la description amèneront les élèves à la compréhension des œuvres.

En amont de chaque visite, un point sera fait avec la chargée de la médiation et de l'éducation artistique et l'enseignant·e.

Pour ce cycle, deux types de visite sont proposés : un parcours général ou un parcours thématique, à choisir parmi trois différents. Chaque parcours est accompagné d'un atelier d'1h.

contact :

Julie Esmaeelipour, chargée de la médiation et de l'éducation artistique

jesmaeelipour@ville-malakoff.fr
01 47 35 96 94

les parcours de visite

écologie décoloniale

histoire des plantes nourricières

mots clés : colonisation – batik – engagisme – héritage – politique – plantations - extractivisme

Ce premier parcours de visite propose d'explorer le concept d'« écologie décoloniale », qui relie les enjeux écologiques à la quête d'un monde au sortir de l'esclavage et de la colonisation. A travers une sélection d'œuvres, nous interrogerons la manière dont les plantes nourricières ont été historiquement déplacées et transformées. Nous nous arrêterons sur deux œuvres de Nathalie Muchamad. La première consiste en une « caisse de Ward », une serre portable destinée au transport des espèces végétales, notamment lors des expéditions coloniales. La deuxième est une installation murale composée de batik, technique consistant à appliquer de la cire sur un textile pour créer des réserves imperméables à la teinture. En Indonésie, le batik est principalement produit par les femmes et les motifs sont souvent inspirés par la nature. Ici, l'artiste créé un batik représentant des grains de café, en hommage à son arrière-grand-mère arrivée en Nouvelle-Calédonie en tant que travailleuse-engagée* dans les plantations de café. Les élèves découvriront ensuite la série photographique *Sueur*, réalisée par Thierry Fontaine. Par la mise en scène de feuilles de taro, une plante nourricière arrivée d'Asie, l'artiste rend hommage au travail invisible des femmes dans les plantations coloniales. Enfin, nous explorerons le travail de Jean-François Boclé, qui joue avec les mots. Que ce soit dans *Service à thé et tisanes politique* ou dans *Exotisms de la violence*, l'artiste rédige des phrases incisives, qui interrogent les enjeux politiques et sociaux du service à thé ou de la banane, monoculture d'exportation. Cette sélection d'œuvres invitera ainsi les élèves à réfléchir sur l'héritage colonial de ces plantes et de ces aliments devenus quotidiens.

*L'engagisme est un système de travail mis en place entre la moitié du XVIIIe siècle et la moitié du XIXe siècle après les abolitions de l'esclavage. Les travailleur-euse-s étaient engagé-e-s sous contrat pour remplacer les esclavisé-e-s dans les plantations coloniales des territoires de l'Océan Indien jusqu'aux Antilles. La plupart venait de l'Inde, la Chine et en une moindre quantité de l'Afrique.

atelier « carte postale »

objectifs : développer les facultés d'observation et pratiquer le dessin

déroulement : A partir de l'observations des plantes présentes dans les œuvres d'art de Nathalie Muchamad et Thierry Fontaine, ainsi que celles du parc de la maison des arts, les élèves sont amenés à créer une composition de dessin. Dans leur travail, iels y incorporons également des phrases, inspirées des œuvres de Jean-françois Boclé. Le tout sera assemblé sous une forme d'une carte postale.

les parcours de visite

croyances et rituels

mots clés : masque – invisible – symbole – indigènes - vertus - représentation

Ce parcours propose une réflexion sur l'intersection des croyances, des rituels et de leurs mutations à travers l'histoire et les pratiques. Les œuvres sélectionnées explorent des thèmes liés aux influences spirituelles et culturelles, aux confrontations entre systèmes de croyance, ainsi qu'à la transformation des objets et symboles rituels au fil du temps. Les élèves découvriront la série photographique *Stella Nova*, réalisée par Thierry Fontaine. À travers une juxtaposition de masques traditionnels africains avec des couronnes-soleil dorées, l'artiste interroge, visuellement et symboliquement, les croisements entre croyances ancestrales africaines et iconographies chrétiennes. Ensuite, nous nous pencherons sur les yeux peints par Jean-François Boclé dans *Le coutelas sur la rétine*. Cette œuvre semble convoquer des présences énigmatiques : placés face à l'Agora, chaque regard devient un témoin silencieux de ce qui est dit ou non-dit. Au-delà de l'observation physique, ces yeux apparaissent comme des portes vers l'invisible, des symboles de ce qui reste caché ou oublié dans les rituels spirituels. L'installation textile de Nathalie Muchamad, invitera les élèves à découvrir le symbolisme et les rituels associés au batik indonésien. Pour terminer, nous nous arrêterons sur le travail sensoriel de Myriam Omar Awadi. L'artiste a recouvert un pan de mur d'exposition de bois de santal, connu pour ses vertus purifiantes dans de nombreuses cultures.

créer ton masque

objectifs : développer le sens de la créativité et s'ouvrir à l'imaginaire et traduire et interpréter plastiquement un objet depuis une photographie

déroulement : À partir d'une forme de masque donnée par le centre d'art, les élèves sont invités à l'augmenter en laissant libre cours à leurs imaginations et créativité. Cet exercice artistique permettra de créer un nouveau masque, qui devient aussi le symbole des possibilités de changements et de transformations. Ils seront également libres d'ajouter des mots, courts textes ou autres signes qui leurs sont propres.

les parcours de visite

récits et transmission

mots clés : mémoire – imagination – histoire – colonisation – récits politiques - regard occidental

Ce parcours de visite invite les élèves à explorer les notions de mémoire, de transmission culturelle et d'identité. A travers une sélection d'œuvres, les élèves s'interrogeront sur les formes et les supports de transmission des récits personnels, collectifs ou historiques. Pour commencer, nous nous intéresserons au travail de Thierry Fontaine dans son œuvre *Souffles*. L'artiste photographie un lit de rivière reconstitué puis immerge le tirage dans l'eau pour le rephotographier, donnant lieu alors à une mise en scène qui oscille entre réalité et imagination. Nous découvrirons ensuite les *Entomologies Poétiques* de Jean-François Boclé, des écrits épinglés aux murs de la cuisine du centre d'art. Tel un entomologiste, l'artiste rend visible les traces de la colonisation et plus particulièrement celles laissées par l'industrie de la banane Cavendish et l'utilisation du pesticide chlordécone, par des récits politiques et poétiques. Pour terminer la visite, les élèves rencontreront l'installation de Myriam Omar Awadi, qui interroge le rôle politique des berceuses et celle de Nathalie Muchamad, qui offre une réflexion sur les récits qui nous sont transmis, souvent déformés par un regard occidental.

faire parler les paysages

objectifs : améliorer les capacités réflexives et critiques, mettre en place une composition créative et pratiquer le dessin

déroulement : A partir des photos paysages de Thierry Fontaine et de photographies des territoires d'Outre-mer, choisies par l'équipe du centre d'art, les élèves sont invités à composer un dessin. Iels sélectionneront des éléments pour les reporter dans leur création, afin d'aboutir à un paysage créatif et créolisé. Par exemple, un paysage pourrait être composé d'un bananier venant de la Martinique, de montagnes réunionnaises et de maisons mauriciennes. L'objectif est ici de montrer comment le paysage est témoin des histoires de ces territoires. Il s'agit aussi de faire évoluer leurs perceptions, loin de la représentation d'îles paradisiaques.

de retour en classe

propositions d'ateliers

écologie décoloniale

histoire des plantes nourricières

de 3 à 8 ans

atelier « notre terrarium »

Les élèves sont invités à créer un terrarium collectif dans un grand bocal de récupération. Pour la réalisation : déposer des graviers au fond du bocal, recouvrir de terreau, creuser un petit trou et y installer des plantes grasses ou des cactus, rajouter de la mousse, fermer le couvercle et ouvrir une fois de temps en temps pour faire entrer de l'air et arroser les plantes avec un vaporisateur. Chaque élève pourra ensuite dessiner l'évolution de la plante dans un carnet individuel ou collectif, prévu à cet effet.

matériel : bocaux en verre, graviers, terreau, plantes grasses ou cactus, mousse, vaporisateurs, carnets, crayons, feutres.

de 8 à 11 ans

atelier « couleurs végétales »

Les élèves expérimentent la technique du tie and dye à partir d'encres végétales préparées avec des éléments naturels comme la pelure d'oignon, le curcuma ou le chou rouge. Ils apprennent à créer des motifs en nouant le tissu, puis en l'immergeant dans les bains de teinture. Cet atelier s'inspire de la méthode du batik, sensibilise à la teinture naturelle et à la récupération de déchet alimentaire.

matériel : tissus blancs en coton, ficelles, bassines, encres végétales (préparées en amont ou avec les élèves), gants, tabliers.

de retour en classe

collège

atelier « herbiers d'usage »

Les élèves réalisent un herbier artistique à partir de plantes alimentaires ou médicinales locales (ou représentées par des images si la récolte est impossible). Chaque plante est accompagnée d'une fiche mentionnant son nom, ses usages traditionnels (alimentation, soin, rituel...), et une courte création poétique ou descriptive. L'herbier peut être présenté sous forme de livre ou d'exposition murale. L'objectif est d'explorer les savoirs liés aux plantes et valoriser les traditions orales ou écrites autour d'elles.

matériel : feuilles, papiers pour montage, colle, crayons, ciseaux, documentation, presse à plantes ou objets pour faire sécher.

lycée

atelier « plantes et territoires »

À partir des plantes et épices évoquées lors de la visite, les élèves choisissent, en petits groupes, une plante nourricière. Ils mènent une enquête sur son origine géographique, ses usages traditionnels, ses routes de circulation, ainsi que sur les enjeux économiques, écologiques et coloniaux liés à sa diffusion dans le monde. Cette recherche aboutira à une production inspirée du travail de Samir Laghouati-Rashwan : par une vidéo, l'artiste fait parler la plante du quinquina au Cameroun et montre l'histoire complexe de sa migration forcée par la colonisation sur les terres des Grassfields.

matériel : documentation, feuilles, crayons, peinture, matériel de collage, feutres, supports cartonnés, matériel de vidéo.

de retour en classe

croyances et rituels

de 3 à 8 ans

atelier « dessiner avec la lumière »

Sur une feuille entièrement recouverte de peinture noire, les élèves grattent la surface à l'aide d'outils (cure-dents, bâtonnets, fourchettes...) pour faire apparaître des traits blancs. Cette technique en négatif leur permet d'expérimenter une autre manière de dessiner : non pas en ajoutant, mais en enlevant de la matière. Le résultat évoque des formes mystérieuses, symboliques ou imaginaires.

matériel : feuilles épaisses, peinture noire, outils à gratter (cure-dents, bâtonnets, outils en bois ou plastique).

de 8 à 11 ans

atelier « totems de nature »

À partir de l'œuvre *Le coutelas sur la Rétine* de Jean-François Boclé, les élèves recouvrent entièrement une feuille de peinture noire et, une fois sec, grattent la surface à l'aide d'outils (cure-dents, bâtonnets, fourchettes...) pour faire apparaître des traits blancs. Cette technique en négatif leur permet d'expérimenter une autre manière de dessiner : non pas en ajoutant, mais en enlevant de la matière. Le résultat évoque des formes mystérieuses, symboliques ou imaginaires.

matériel : papier, colle, crayons, fusains, éléments naturels récoltés, ficelle, ciseaux.

de retour en classe

collège

atelier « masques et métamorphoses »

Après la découverte du travail de Thierry Fontaine autour des masques et une discussion sur leurs fonctions dans différents rituels, les élèves conçoivent leur propre masque à partir de matériaux de récupération. Chaque masque représente une part cachée, rêvée ou amplifiée d'eux-mêmes.

matériel : cartons, ficelle, papiers de couleur, colle, ciseaux, matériaux recyclés, peinture, élastiques.

lycée

atelier « immersion dans un servis kabaré »

À partir de l'écoute et de l'étude d'un servis kabaré*, les élèves explorent les liens entre musique, spiritualité et mémoire. Ils retravaillent collectivement un chant existant autour de sujets d'actualité qui leur tiennent à cœur. En groupe, les élèves réfléchissent ensuite à la manière dont ils souhaitent diffuser ce chant (enregistrement audio, danse, performance orale, ...)

**Le servis kabaré est une cérémonie réunionnaise d'hommage aux ancêtres africains et malgaches. Son objectif est d'instaurer une communication entre les vivants et les morts, à l'aide de la musique, de la danse et du chant. Les chants sont souvent en créole réunionnais pour mieux dénoncer, sans être compris des colons, les douleurs et les injustices du quotidien.*

matériel : extraits sonores, paroles de chants, matériel d'enregistrement (micro, téléphone), instruments.

de retour en classe

récits et transmission

de 3 à 8 ans

atelier « les images se racontent »

À la suite de la visite du centre d'art, les élèves dessinent ce dont ils se souviennent ou choisissent des images inspirantes dans des livres et magazines. Ces éléments visuels sont ensuite disposés côte à côte dans un ordre choisi collectivement, formant une frise ou une séquence narrative. À partir de cette composition, les élèves inventent un récit collectif : une histoire imaginaire, une aventure, un souvenir recomposé... L'atelier explore la mémoire, la narration et la création d'un récit collectif, tout en valorisant l'écoute et la collaboration.

matériel : feuilles, crayons, magazines, livres, ciseaux, colle.

de 8 à 11 ans

atelier « collages à histoires »

Les élèves découpent des images dans des magazines, journaux ou photocopies (personnages, objets, paysages...) pour composer une scène entre fiction et réalité. En jouant avec les associations inattendues, ils créent un nouveau récit visuel. Cet atelier les sensibilise à la manière dont les images peuvent être détournées ou réassemblées pour raconter autre chose que ce qu'elles montrent à l'origine.

matériel : magazines, ciseaux, colle, feuilles blanches ou cartons, feutres, crayons.

de retour en classe

collège

atelier « berceuses d'aujourd'hui »

En s'inspirant du travail de Myriam Omar Awadi et à partir de berceuses traditionnelles, les élèves en réécrivent les paroles pour évoquer un sujet d'actualité. L'objectif est de mettre en lumière la portée symbolique et résistante de ces chansons. Les berceuses réinventées pourront ensuite être illustrées sous forme de dessin ou de collage, voire mises en voix ou en musique.

matériel : textes de berceuses, feuilles, crayons, instruments ou supports audio (optionnel), matériel d'illustration.

lycée

atelier « apprentis scénaristes »

À partir de l'analyse d'une scène dite « exotique » dans un film hollywoodien à sélectionner, les élèves repèrent les stéréotypes, incohérences ou visions biaisées. En groupe, ils réécrivent la scène en proposant une version plus juste ou critique, puis la mettent en jeu devant la classe. Cet atelier permet de réfléchir aux mécanismes de représentation dans le cinéma et d'en détourner les codes.

matériel : extraits vidéo, lecteur ou projecteur, papier, stylos, accessoires pour la mise en scène.

Jean-François Boclé est un artiste visuel et auteur basé à Paris. Il est né en 1971 en Martinique où il y vécu près de 17 ans. Il a suivi une formation aux Beaux-Arts de Bourges et aux Beaux-Arts de Paris.

Depuis plus de 25 ans, Boclé est traversé par l'historicité de la violence. Il pose incessamment la question de ce que peut être un mémorial de l'innombrable dans le contexte du Plantationocène. « Boclé ne peut être catalogué dans une langue spécifique, c'est pourquoi il est très difficile de l'envisager à partir de la performance, de la vidéo, de l'installation ou de ses dessins : j'aime à le voir via la façon dont il matérialise sa pensée dévorante. » (Jaider Orsini).

Pratiquant la poésie dès ses 15 ans, depuis 2021 il écrit de la prose sous la forme de chroniques à paraître en 2026 : *Les Chroniques de Mamoudzou* (2021-2023, Mayotte), *Les Chroniques Dakaroises* (2022, Sénégal), *Les Chroniques de la possession* (2022, La Réunion), *Les Chroniques d'un ACTE en retour* (2024, Martinique) ou encore *Les Chroniques de Bengué* (2024, Paris).

pratiques artistiques :

- installation
- performance
- vidéo



Jean-François Boclé, *Entomologie Poétique*. Crédit Jean-François Boclé

Nathalie Muchamad est née en Nouvelle-Calédonie, travaille à Mayotte. Ses origines javanaises de Kanaky amorcent un questionnement dans sa pratique autour de la déconstruction de l'identité à travers la quête de la mémoire historique et de la notion de passé. À travers le textile, la vidéo, le dessin, le texte et l'installation, Nathalie Muchamad adopte une approche de la multiplicité dans un monde connecté et multipolaire en se situant dans des géographies multiples. Elle se concentre sur le rôle du commerce des marchandises et sur ses propres antécédents familiaux déplacés, liés à la colonisation, au travail sous contrat et à la traite européenne dans les océans Indien et Pacifique. Elle a reçu une mention honorable par Climavore pour le « Food Action Award 2025 » pour son projet de recherche sur le fruit à pain en collaboration avec Food Art Research Network et Franswa Tibere. Par ailleurs, son travail a été présenté à la Biennale d'art asiatique 2024 : *How to Hold Your Breath* (Taichung), à la Biennale de Busan 2024 : *Seeing in the Dark*, à la Biennale de Kochi-Muziris 2022 : *In Our Veins Flow Ink and Fire*, et pour *Desobedience archives* de Marco Scotini à la Biennale d'Istanbul 2022.

pratiques artistiques :

- installation
- batik : technique de teinture originaire d'Indonésie, qui consiste à appliquer de la cire sur un tissu pour en protéger certaines zones avec de le teindre.



Caisse de ward, 2022. Crédit Nathalie Muchamad

Myriam Omar Awadi est une artiste franco-comorienne. Elle vit et travaille à La Réunion. Myriam crée des dispositifs de parole et d'écoute pour des voix qui ne sont pas toujours audibles et des présences invisibles. Ses recherches récentes se concentrent sur les traditions féminines de chants et les rituels de possession des îles de l'océan Indien et de l'Afrique australe, qui inscrivent des présences et des récits oubliés. La transe est donc envisagée à la fois comme une technologie et une méthode : convoquer nos fantômes et colmater les trous des architectures de nos mémoires en spéculant des fictions sensibles de ce qui a été et de ce qui adviendra certainement dans un tremblement. Son travail a été présenté lors de l'exposition *Vision* au Palais de Tokyo en 2016, à la Colonie barrée en 2017, à la Biennale de Bamako en 2019 et 2022, à la fondation H - Antananarivo en 2021, à la Biennale de Kochi et au Zeitz Mocaa en 2022, à l'institut français de Casablanca en 2023. En 2024 elle participe à la Biennale transnationale noire Af-flux à Montréal, à l'exposition *Transfeminisms* à la Mimosahouse à Londres et à la Haus der Kulturen der Welt pour l'exposition *Forgive us our Trespasses*. Après une résidence de recherche à la Fondation Art Explora, elle participe cette année à La 36^e Biennale de Sao Paulo et à La Momenta à Montréal. Ses œuvres font partie des collections du CNAP, du Frac Réunion, de l'Artothèque et de la Région Réunion.

pratiques artistiques :

- installation sonore
- sculpture



Myriam Omar Awadi, installation étendues de peaux de clémentines cousues les unes aux autres, socle en cire. Œuvre évolutive. Crédit Myriam Omar Awadi.

Né à La Réunion en 1969, pensionnaire de la Villa Médicis à Rome en 1999, Thierry Fontaine revient sur l'île après ses études à l'École supérieure des Arts décoratifs de Strasbourg. Au milieu des années 1990, il décide que ses travaux de sculpteur, qui relèvent autant de l'objet que du geste ou de l'action, existeront désormais exclusivement sous la forme de photographies. Il vit aujourd'hui entre Paris et La Réunion.

Thierry Fontaine se définit comme créole. Il s'intéresse aux brassages des populations et observe les symboles qu'elles charrient avec elles sur les différents continents qu'il traverse. Les rencontres improbables, renversantes, paradoxales que lui suggèrent l'infinité de ces déplacements, favorisent l'invention de situations mises en scène. Ces situations sont organisées avec précision incluant des personnages, des matières, des éléments naturels et des objets et sculptures spécialement fabriqués.

Les images syncrétiques de Thierry Fontaine – portraits sans visage, natures mortes colonisées par le vivant, phénomènes naturels inexplicables, assemblages étranges - fonctionnent comme des condensateurs d'histoires et de croyances qui évoquent et convoquent tout un imaginaire anthropologique. Ce dernier ouvre un point de vue réflexif singulier sur la complexité de notre monde contemporain. Les hybridations et métissages qui résultent de l'association savamment orchestrée de ces juxtapositions, créent une image vivante, volontairement déconcertante et constamment renouvelée de la réalité du Tout Monde.

pratique artistique :

▪ photographie



Thierry Fontaine, série *Sueurs*. Tirages numériques. Crédit Thierry Fontaine

informations pratiques



métro



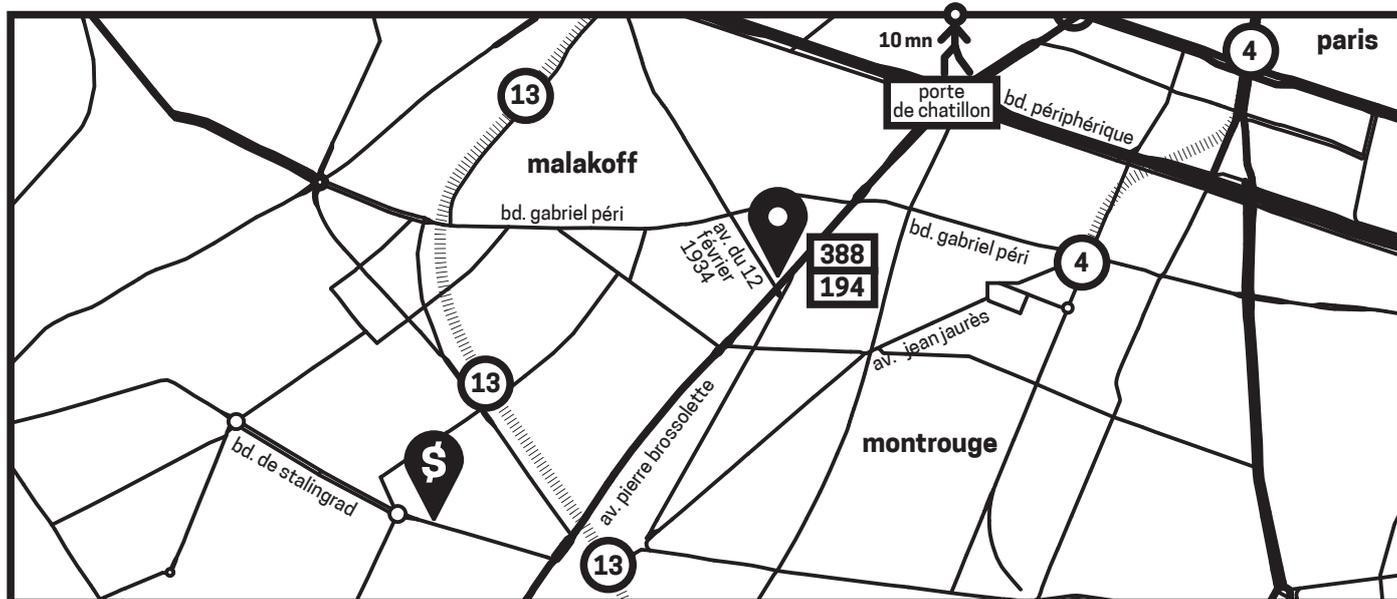
bus



la maison des arts



la \$upérette



accès

la maison des arts
105, avenue du 12 février 1934
92240 Malakoff

métro ligne 13
station Malakoff - Plateau
de Vanves

métro ligne 4
station Mairie de Montrouge

voiture
Sortie Porte de Châtillon,
puis avenue Pierre Brosolette

la supérette
28 boulevard de Stalingrad
92240 Malakoff

métro ligne 13
station Châtillon-Montrouge

contacts

direction
aude cartier

pôle médiation
et éducation artistique
julie esmaelipour
médiateur week-end
muntasir koodruth
assistante médiation
zoé ripert

pôle administration
et production
léa djurado

pôle projets hors-les-murs
et supérette
juliette giovannoni

régie
josselin vidalenc

graphisme
the shelf company

contact presse
maisondesarts@ville-malakoff.fr

partenaires

Le centre d'art contemporain de Malakoff bénéficie du soutien de la DRAC Île-de-France, Ministère de la Culture et de la Communication, du Conseil départemental des Hauts-de-Seine et du Conseil régional d'Île-de-France.

Il fait partie des réseaux TRAM, BLA!, Arts en résidence et DCA.

Les résidences à la supérette sont rendues possibles grâce au soutien de la DRAC Île-de-France et Paris Habitat. Le projet de la Nuit Blanche à Malakoff reçoit le soutien de la Métropole du Grand Paris.

entrée libre
ouvert du mercredi au vendredi
de 12h à 18h
les samedis et dimanches
de 14h à 18h
les lundis et mardis sur rendez-vous.

contact presse

L'équipe est joignable du
lundi au vendredi par mail et/ou
téléphone de 10h à 12h.

contact presse entre 10h et 12h
maisondesarts@ville-malakoff.fr